

TATIANA FONSECA

« Tu as peut-être un travail à faire avec les morts ! »

Texte des polycopiés des week-ends chamaniques

Au début de l'année 2000, mon père s'est manifesté dans un rêve : Je constate sur mon ordinateur qu'il y a très peu de textes consacrés à sa mémoire, seulement une note de la sécurité sociale, note très objective, sans rien de personnel, et je sens comme un léger reproche de n'avoir rien écrit au sujet de ce qui s'est passé après sa mort.

Tout a commencé dans un cercle de pierres près du Causanel. Il ne s'agit pas d'un rituel demandé au cours du stage d'été 1997 avec Daan, mais d'une promenade avec un petit groupe.

Lentement, je m'apprête à faire le tour du cercle. Mais, tout à coup, une pierre me capte ; je m'assois pour jouer du rattle et méditer. Je suis transportée sans effort devant la tombe de mes parents, dans le petit cimetière qui entoure l'humble église savoyarde. Je sens mon père proche, très proche. Pour la première fois, j'ai le sentiment de l'avoir trop retenu près de moi : peut-être, sous prétexte de ne pas l'oublier, l'ai-je empêché de trouver sa liberté dans l'Au-delà et reste-t-il inquiet à mes côtés ? Une profonde émotion monte et s'écoule doucement, en silence. Peu à peu, je me calme et je chante, toujours accompagnée de mon rattle. Il me semble entendre le cœur de la pierre battre au même rythme que le mien. Quelqu'un rattle derrière moi.

Je me lève et me dirige vers le centre du cercle de pierres. Une sauterelle, apparemment inanimée, s'accroche à ma jambe. Je la prends dans le creux de ma main, mais elle s'envole avec le vent qui nous sépare. C'est un instant sacré où le moindre signe prend une autre dimension et mobilise l'esprit. Je m'adosse à l'une des pierres gardiennes pour reprendre des forces avant d'aller m'arrêter devant chaque pierre pour y poser une main légère : chacune peut devenir une messagère entre le monde des morts et le monde des vivants.

Mais je suis rappelée impérativement à la pierre qui m'a initiée à un nouveau savoir : je dépose un peu de tabac dans un de ses creux et je lui demande en échange la permission de prendre une petite pierre à côté d'elle, comme le gage d'un travail futur. Avant de partir, une mélodie spontanée jaillit hors de moi avec un seul mot, comme une prière, qui revient avec une sorte d'entêtement nostalgique : « *away, away, away !* »

La nuit, sous ma tente, j'ai l'impression que j'ai des oreilles d'animal, d'un loup peut-être, qui me permettent d'écouter tous les bruits avec une nouvelle acuité : je perçois une foule de gens qui s'approchent, chuchotent et passent autour de ma tente. J'éprouve en même temps un sentiment d'inquiétude et de sécurité, et j'ai un mal fou à m'endormir. Je me remémore mon rêve du 7 août comme un prélude qui me livre maintenant tout son sens : Mon père me fait comprendre qu'il ne pourra plus s'occuper de moi ; il a d'autres projets. Une tristesse m'envahit.

À la rentrée, je tente un acte symbolique qui me coûte : je détache de mon majeur l'alliance paternelle que l'infirmière du service de réanimation m'a donnée après la longue nuit où mon père est mort entre mes bras le 28/10/93. Cependant, je devine toujours sa présence et je décide d'en parler au prochain stage d'Ivana sur la féminité. Juste avant, le 3/11/96, un rêve vient me surprendre : Je suis dehors avec la mère de mon père ; elle me précède en marchant très vite, je la suis et j'ai beaucoup de mal à la rattraper. Je finis par y arriver et continue à aller de l'avant à toute allure, mais elle me talonne de près. Enfin, elle me devance à nouveau bien qu'elle porte une grosse valise. Elle se retourne vers moi en souriant et la lumière de ses yeux bleu clair m'éblouit. Je ne me souviens pas d'avoir rêvé d'elle, en tout cas, jamais avec cette même intensité. J'ai toujours gardé un souvenir merveilleux de cette vieille dame élégante et fantasque qui a nourri mon enfance de légendes, d'histoires familiales remplies de revenants et d'expériences télépathiques. Certaines ressemblent à s'y méprendre à des rencontres chamaniques, comme celle de mon arrière grand-père, médecin de campagne, protégé par un chien inconnu qui apparaît à ses côtés au cours d'une nuit neigeuse, hantée par les loups, et qui disparaît dès que tout danger s'éloigne. À sa mort, pour le remercier de ses services souvent gratuits, la commune lui a donné une concession dans le petit cimetière savoyard et autorisé plus tard mes parents à y reposer à leur tour. Je n'analyse pas ce rêve, je me laisse aller à lui : il me reporte à des souvenirs heureux, il me porte !

Libération et déchirement

Le 8 novembre 97, au stage d'Ivana, dès le premier tour de paroles, j'évoque le stage de Daan et le sentiment que mon père ne m'a pas quittée. Immédiatement, Ivana me fixe et ses paroles me remplissent d'effroi : « Tu as raison, il est là, je sens la présence de ton père derrière toi ». Ce qui me fait soudain si peur, c'est qu'elle matérialise une vague impression, elle lui donne un poids qui, tout à coup, m'opprime. Elle me propose, heureusement, de consacrer un moment dans la soirée pour aider mon père à partir. Au moment fatidique du rituel, je suis très impressionnée : je vais plonger dans l'inconnu, mais j'ai l'intuition d'un moment décisif, sans

retour possible en arrière ; je me rends compte de la part active que je dois jouer dans ce détachement et je tremble de ne pas être à la hauteur ! J'ai l'habitude de voir les morts me visiter dans mes rêves, la conscience en veilleuse, plutôt que de rentrer en contact avec eux dans le monde éveillé. Je ne sais pas qu'une fois la porte de l'au-delà ouverte, on entre dans une transe immobile, dans un état de recueillement encore plus intense que dans la danse. Je me retrouve face à Ivana, paumes contre paumes, les yeux fermés, saisie dans un autre espace et un autre temps. Elle m'ordonne doucement de visualiser mon père et de lui demander pourquoi il est toujours près de moi. Presque aussitôt, je le vois avec le vieil imperméable qu'il n'a pas quitté les derniers jours de l'été. À voix haute, j'exprime ce qu'il me transmet : les liens de l'amour difficiles à dénouer ; mon besoin de protection ; les derniers fils de notre attachement tissés, serrés étroitement, la nuit de sa mort. Tout ce dialogue se passe très vite. Attentive, Ivana m'écoute et continue à me guider. Je dois appeler un être cher à mon père et qui a déjà franchi le passage dans l'autre monde.

Immédiatement, c'est ma grand-mère qui se présente, lointaine et rayonnante. Je me concentre pour aider mon père à s'éloigner et à monter des escaliers lumineux avec les êtres de lumière. Docile, je suis les directives d'Ivana, sans bien réaliser ce qui est en train de se passer. J'imagine les ailes des anges, mais surtout je suis éblouie par la clarté des yeux de ma grand-mère. Tout se termine par une grande émotion où se mélangent libération et déchirement.

Le lendemain, au réveil, je suis malade, le corps épuisé, la tête douloureuse, malgré les soins dont je suis entourée. J'ai froid, je suis démunie, désorientée. Mon père est vraiment libre et mon véritable deuil commence. Il faut désormais que je compte sur moi-même, mes esprits-guides et mes rêves qui continuent à me relier à mon inconscient : « le pays des morts » ou le pays des ancêtres comme l'appelle Jung, dans *Ma vie*¹. Spontanément, le souvenir du rêve du 6/8/96, vient calmer ma détresse :

Accompagnée d'un homme, je descends dans une cave étrange, à certains endroits cimentée, à d'autres encombrée par des éboulis rocheux, où coule une rivière souterraine.

Plus loin, l'eau verte de la rivière passe dans une sorte de couloir très éclairé et devient presque transparente. Je songe au tunnel lumineux que traversent les morts, et au moment de cette pensée un peu douloureuse, j'aperçois une bougie flotter sur l'eau et se diriger vers moi comme un message réconfortant.

La pierre devient prière

Ce rêve fait écho à mon premier voyage chamanique en juillet 96, sur la terrasse de Zaza : je descends au fond de la terre où je rencontre déjà cette rivière souterraine et où je m'entends dire : « Tu as peut-être un travail à faire avec les morts ». Phrase sibylline à cette époque, confirmée par mon rêve, et seulement éclaircie par ce message secrété par le cercle de pierres. Ma langue maternelle me souffle aussi une information : pierre vient de *petra* et prière de *precarius* ; ces 2 mots, d'origine différente, m'apparaissent désormais, non seulement reliés dans mon cœur, mais encore dans leurs sonorités : il suffit de déplacer une consonne liquide et d'ajouter un accent grave et la pierre devient prière. C'est une pierre qui a ouvert une brèche entre moi et l'autre vie et qui a fait jaillir une source de prière.

« Si nous supposons qu'il y a une continuation "au-delà", nous ne pouvons concevoir un mode d'existence autre que psychique ; car la vie de la psyché n'a besoin ni d'espace, ni de temps. L'existence psychique - et surtout les images intérieures - offrent la matière de toutes les spéculations mythiques sur une vie de l'au-delà, et celle-ci, je me la représente comme une marche progressive à travers le monde des images. Ainsi la psyché pourrait-elle être cette existence dans laquelle se situe "l'au-delà" ou le "pays des morts". Inconscient et "pays des morts" seraient, dans cette perspective, synonymes 1 ».

¹ Karl Jung, *Ma vie*, Gallimard, 1966 p.363 et 364.